

L'ACTUALITE DU MINISTÈRE DES PRÊTRES-OUVRIERS

Albert Rouet - 24 mars 2018

Il ne s'agit pas tant de refaire ici l'histoire des Prêtres-Ouvriers, car elle a été écrite de nombreuses fois et éclairée par des analyses sérieuses. Elle ne sera pas reprise pour deux raisons principales. Premièrement, parce que dresser l'histoire fait courir le risque de se tourner vers un passé, même glorieux, mais qui ne concernerait plus directement la situation actuelle, sinon à titre de traces plus ou moins effacées, ou d'émouvantes commémorations. Or je pense, tout au contraire, que l'existence du prêtre-ouvrier touche à des problèmes fondamentaux de notre société. À ce titre, elle concerne l'actualité même de la vie sociale et du fonctionnement de l'Église.

Au lieu donc d'en rester à une perspective historique, la seconde raison cherche à retrouver, derrière ce passé, les motivations profondes de la création des prêtres-ouvriers, afin d'y détecter les enjeux, pas toujours explicites, le plus souvent mal perçus, de leur envoi au travail, de l'arrêt de leur mission et de leur reprise. La continuité de leur existence après la brutale interdiction de 1954, ne tient pas seulement à une fidélité linéaire de leur action. Elle met en cause des sujets fondamentaux tels que la relation au sacré à l'époque moderne, le sens du travail dans son rapport à la dignité humaine, jusqu'à la manière dont l'Église envisage sa place dans un monde toujours évolutif. Tels sont les thèmes que je souhaite aborder avec vous. Je le fais en mémoire de l'un des vôtres, un prêtre du Tarn-et-Garonne, Louis ESCUDIÉ (1918-2000) dont votre rencontre fête le centenaire de la naissance (24 septembre 1918).

Encore un mot pour clore cette introduction. À propos des prêtres-ouvriers, on parle souvent d'« **expérience** ». Le terme laisse entendre une tentative limitée qui ne dure qu'autant que des résultats positifs sont espérés. Sinon, on arrête l'expérience ou on la laisse périr. L'autorité qui l'avait souhaitée est à même de l'interrompre. Ce propos peut paraître formuler un constat : on arrête faute de moyens. Est-ce aussi exact qu'on le pense ? Car toute expérience suppose une volonté qui la maintienne. Aurions-nous moins de moyens après une époque estimée faste, ou moins de volonté ? Et pourquoi ? Cela aussi constitue une question à ne pas éluder. Car, au-delà des tentatives et des essais, le sens premier du mot « expérience » désigne le fait d'aller en avant, de pénétrer dans quelque chose et d'éprouver la réalité dans laquelle on veut entrer. Autant une simple tentative semble aléatoire, ou d'émotivité curieuse, autant la décision de pénétrer ce monde consonoit avec l'incarnation. Et celle-ci n'est pas facultative pour un chrétien.

Abordons maintenant les thèmes que j'ai évoqués plus haut.

1 - LA RELATION AU SACRÉ

Les motifs de la condamnation des prêtres-ouvriers en 1954 mêlaient diverses causes de nature différente : le statut du prêtre, la perception du travail, la valeur des engagements politiques et syndicaux... Sur le fond de l'opposition entre l'Est et l'Ouest, les deux « blocs », il fallait tracer une frontière nette. Une telle netteté était-elle aussi claire que les arguments employés le prétendaient sans appel ? Elle mélange en effet des considérations théologiques (le statut du prêtre, au singulier), des réactions culturelles (la perception du travail) à des conjonctures politiques (ne pas pactiser avec les « ennemis de l'Occident »).

De si grandes divergences interrogent sur ce qui les réunit. S'il était trop artificiel, le lien ne garantirait pas leur cohésion. Il y a donc une puissance de rapprochement, une dynamique de l'unité qui les rassemblent. Cette force n'est pas exprimée explicitement. Elle se cache derrière les raisons avancées, mais sans apparaître directement, comme un support tient ensemble les éléments qui le recouvrent et l'estompent.

Le mobile secret relève d'un trait majeur de la culture occidentale, la division du réel, du monde tel qu'il apparaît aux yeux d'une société, entre le profane et le sacré. Le profane se confond avec la réalité quotidienne de la vie ordinaire. Le travail, la vie familiale, la politique en relèvent directement. Mais pour garantir la dimension indiscutable de ce qu'une société tient pour les valeurs qui la fondent, elle fait appel au sacré comme à une puissance originelle qui garantit sa cohésion et son développement. Est sacré ce que nul ne conteste pour vivre avec ses semblables selon les orientations qui dominent la vie commune. Aussi ancien que l'humanité, le sacré s'accommode des lentes évolutions de l'histoire. Par lui-même, il n'est pas obligatoirement religieux, même si la religion, comme ce fut le cas pour le catholicisme, en assure la gestion avec un quasi-monopole. Sur cette base, se déploient des spécificités : des jours fériés et des jours de travail, des lieux sacrés distincts des lieux profanes, des personnes sacrées (les clercs établis « *dans les ordres sacrés* » et les religieux vivant « *dans un état de perfection* ») opposées aux gens ordinaires.

Cette opposition entre sacré et profane se durcit à deux reprises lors de crises de la conscience occidentale. Au XI^{ème} siècle, la longue querelle du « sacerdoce et de l'empire » (1073-1303) veut arracher l'Église au pouvoir civil des rois et des princes. Pour ce faire et gagner sa liberté, l'Église se conçoit comme « *une société sainte et hiérarchique* », donc comme un monde à part, parallèle à la société profane. Les clercs échappent aux tribunaux civils, ne travaillent pas « *d'œuvres serviles* » ; ils constituent un *ordre* particulier, le premier du Royaume. Jusqu'en 1905, ils échappent à la conscription militaire : le cri « *les curés sac au dos* » les enverra dans les tranchées en 1914, les rapprochant ainsi du peuple.

La seconde crise se produit avec la Réforme protestante accusée d'abattre le sacerdoce. En réaction, malgré de grands efforts de dialogue, un docteur en théologie de la Sorbonne, Josse Clichtove, réussit à imposer une définition du prêtre (au singulier, puisqu'il s'agit du même état pour tous). À partir d'une phrase de Saint Paul, « *Paul, mis à part pour l'Évangile* » (Rm 1,1), il opère une coupure. Il retire « *pour l'Évangile* » puisqu'on se croyait en chrétienté. Il reste « *mis à part* », donc le prêtre prend un style de vie manifestement en dehors des usages courants ; il habite une maison particulière ; il est, par son statut, le chef naturel des fidèles. Il est une personne sacrée, signe de la place spéciale et honorable de l'Église dans la société.¹

Toutefois, cette structure sociale montre ses limites dès que l'Église perd le monopole de la gestion du sacré. Ainsi le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, archevêque de Lyon (1802-1839), conscient de la distance instaurée par la Révolution entre le peuple et l'Église, créa un groupe de prêtres itinérants, destinés aux quartiers les moins chrétiens, partageant la vie et le travail des populations. Des prêtres au travail existèrent jusqu'en 1848, en contrepoint à la Restauration triomphante. De même, après 1954, l'évêque de Tournai (Belgique) estimait que l'interdiction « *semblait ne concerner que certaines provinces ecclésiastiques et certains métiers* »². Ce changement de rapport entre l'Église, le sacré et le monde, manifeste dans le livre de GODIN et DANIEL « *France, pays de mission ?* » (1943) qui fut à l'origine de grands élans apostoliques, est au cœur des débats sur les prêtres-ouvriers en 1954. Le sacré de la société a changé de place. Il a quitté les églises et le milieu des clercs pour soutenir la dignité du travailleur et ses luttes. Le système religieux ne fait plus sens pour le monde du travail³. Alors que les autorités romaines estiment encore qu'il suffit d'intensifier ce système et d'en garder la pureté médiévale (du moins dans ses représentations), les prêtres-ouvriers jugent que les « *cris* » des travailleurs témoignent de la naissance d'un monde nouveau. Le sacré s'est délocalisé.

1 Il est ainsi remarquable que la liturgie de l'ordination d'un prêtre s'enquerrait de son honorabilité sociale : naissance légitime, bonne réputation... jusqu'en 1968.

2 Voir le témoignage d'un ancien prêtre-ouvrier, Jacques MEURICE : « *Adieu l'Église* », Paris, L'Harmattan, 2004, p. 19. Il ajoute que la nécessité de changer l'Église « *s'est imposée à nous par l'expérience* » (p. 52).

3 Témoin de ce changement, Madeleine DELBREL a cette expression, vers 1951 : « *L'humanité ne peut pas vivre sans crier* », dans « *Athéisme et évangélisation* », Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2010, p. 22.

L'actuelle sécularisation a intensifié ce changement. Toujours aussi présent, le sacré qualifie d'autres lieux (les stades), d'autres personnes (acteurs, chanteurs et sportifs) et d'autres temps (les congés). Il a autant de disciples qu'hier. Le même problème qu'en 1954 se pose : ou bien revenir à un sacré dont l'Église garde la gestion et par tous les moyens visibles en assure la promotion ; ou bien rejoindre la vie des gens. En clair : resacraliser le prêtre en tant que curé, ou maintenir la diversité des ministères selon le vœu du Concile Vatican II (*Ministères et vie des prêtres*, 8). Ou restaurer un sacré devenu païen dans un équipement religieux plus ou moins folklorique, ou aller chercher chez les hommes ce qui donne du prix à leur vie, à commencer par le travail.

2 - TRAVAIL ET DIGNITÉ DE L'HOMME

Chez les Juifs, au temps du Christ, l'opposition entre travail manuel et travail intellectuel n'était pas aussi tranchée que dans la culture grecque. De célèbres rabbis gagnaient leur vie par l'exercice d'un métier. Saint Paul suivra cet exemple. Par contre, pour un Grec, l'homme « libre » devait être dégagé de toute obligation professionnelle ou commerciale. Il gérait sa fortune, servait sous les armes et participait à la vie publique. L'influence de cette culture a longtemps marqué une société divisée en trois catégories : le prêtre priait, le noble combattait, les autres travaillaient de leurs mains. Le mot même de « travail » vient de la table d'accouchement. Il concerne donc un lieu de souffrance, résultat d'une lecture fondamentaliste de la Genèse : « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage* » (3, 19).

Dans le cadre d'une société uniformément sacrale, le travail et le sacerdoce étaient incompatibles. Que fait le prêtre ? Il dit la messe, baptise, marie et enterre. Ces actes sont concrets parce qu'ils représentent des gestes attendus par son entourage, gestes utiles, prévus, même s'ils restent incompris. Mais dans un monde où ces gestes ne sont ni attendus ni significatifs, c'est l'occupation du temps, l'acte de gagner sa vie par un salaire avec le partage fraternel de la vie qui devient la marque du partage de la même condition, la preuve d'une commune appartenance.

Au XIX siècle, le sens du travail a profondément changé. Si un philosophe, Jules LEQUIER écrit « *Faire et en faisant se faire* », affirmant ainsi que le travail est un lieu de création, c'est aux recherches de Marx, en particulier, que le travail, avec les contradictions des moyens de production, devient le moteur principal de l'histoire humaine vers une humanisation accomplie. Le Concile Vatican II reprendra cette conception créatrice du travail et en fera la théologie : [*Les travailleurs*] « *sont fondés à voir dans leur travail un prolongement de l'œuvre du Créateur... Par son action, l'homme ne transforme pas seulement les choses et la société, il se parfait lui-même* » (*L'Église dans le monde actuel*, 34 - 35).

Aujourd'hui, livré à des rythmes de productivité de plus en plus effrénés, sous la coupe de rentabilités financières, le travail retombe dans la peine. S'accroissent les inégalités, et l'on peut reprendre ce mot de Madeleine Delbrêl : « *Le travail fait gagner la mort* »^{ème}, mort physique parfois, mort du sens de la vie et de la valeur de ce qu'on fait, le plus souvent. Dans cette situation, face à ce « mystère » dont parle Madeleine Delbrêl, vouloir accentuer des pratiques de spécialités culturelles creuse encore plus l'écart et l'indifférence. Marx appelait ce refuge une « aliénation ».

C'est le moment de revenir au témoignage de Louis ESCUDIÉ parce que, comme tant d'autres, il a cherché à franchir cette séparation entre un système religieux et la réalité de la vie des travailleurs. Dans son itinéraire, on peut distinguer deux étapes - ou deux perceptions :

ème « Athéismes et évangélisation », Op. cit. p. 31. Dans ce texte, paru dans la revue *Esprit* en 1951, elle conclut : « Ce que je voudrais, c'est que devant l'énorme monde du travail, ceux qui n'en sont pas prennent conscience d'une sorte de mystère. Entre deux hommes, il y a toujours un incommunicable. Entre la masse de ceux qui gagnent leur pain avec leurs mains et ceux qui le gagnent autrement, il y a un second mystère qui les distingue pour la vie » (p. 39-40).

1/ Il exprime très bien son projet dans un texte préparé pour le Conseil presbytéral du 8 décembre 1983 (« *Mémoire vivante* », p. 12). Pour combler une séparation, le premier mouvement consiste à **se rapprocher**. Il écrit : « *Nous étions partis "partager la vie des gens", pour aller voir, pour s'approcher, pour apporter. Et puis c'est devenu - ou ça devient - notre vie quotidienne* ». Outre que d'autres instances de la vie ecclésiale ont joué réellement la proximité, on peut se faire proche et garder son quant-à-soi. Le voisinage ne rend pas obligatoirement frère, comme un fonctionnaire part dans un autre pays sans nécessairement s'inculturer. Il reste proche, mais étranger.

2/ Une évolution se dessine très tôt, car Louis Escudie perçoit nettement que le travail constitue la condition même d'une identité. Dans son Testament (26 mai 1999), il écrira : « *J'aurais voulu que ma vie dise mes raisons de lutter, de refuser un monde de l'argent et du mépris de l'homme, en tout cas de celui qui n'arrive pas ... je veux dire sans la nécessité d'aucune haine* ». (*Mémoire*, p. 3). Car le travail ne produit pas que des objets. Il façonne de l'humain. Dans les rouages inexorables de la production, partir volontairement au travail est un acte qui veut placer de la liberté là où elle se trouve la plus oubliée :

« *Maintenant, je commence à comprendre que la liberté et la valeur de mes choix... ne consistent pas à choisir mon destin, mais à avoir une attitude intérieure libre et libérante en face d'un destin inexorable* » (19 juin 1966. *M V*. p. 7).

La conséquence en est une solitude de ce choix. Mais, revenant ainsi à sa propre singularité d'homme, il ne cherche plus rien pour lui. Il peut devenir frère et être reconnu pour tel. Avec le travail, c'est l'espérance et les combats des travailleurs qu'il prend avec lui. D'où la seconde perception.

3/ Dans une longue réflexion sur son ministère de prêtre-ouvrier (*M. V.* p. 28), il écrit :

« *C'est à l'intérieur de cet engagement, à l'intérieur de ces luttes de justice et de fraternité, que se pose pour nous avec le plus de profondeur la question du sens de la vie, de la foi... Ce service de la foi implique une communion avec les plus profondes raisons de vivre des gens du groupe que nous avons à servir. Partage, communion qui vont nécessairement jusqu'au risque de s'y perdre, car c'est à ce seuil-là très précisément que se pose au plus profond et au plus vrai la question de la foi. La plus complète opposition à cela est la notion de "prêtre homme de tous", c'est-à-dire non-impliqué, non-risqué dans les raisons de vivre des croyants qu'il aurait à servir* ».

De ce texte important, découlent trois conséquences : Passer au travail provoque un choc en retour qui met en cause la foi. Il ne suffit plus de l'annoncer ni même devoir « la donner ». Car « *Il n'est pas rare que nous ayons des dialogues sur des trucs religieux : ça ne va pas loin ; je veux dire qu'ils ne s'y investissent pas du tout* » (8. 12. 83. *M V* p. 14). Ce n'est plus le discours qui prime : « *Nos camarades rencontrent la vérité bien plus par l'action que par la parole* » (*Ibid.* p. 13). La remarque renvoie à une constante biblique : la parole hébraïque est aussi événement et le Verbe, l'acte de se livrer. La foi sort d'une tranquille possession, elle se rend présente dans l'acte de se donner, d'être-avec jusqu'au bout - Jean 13, 1).

1) Il s'agit de partager « les raisons de vivre ». En quoi le travail en est-il une ? Non seulement parce qu'il permet de gagner sa vie, mais bien davantage, parce qu'il unit une production et des hommes, le faire et l'être, il veut gagner une vie qui mérite d'être vécue. Il demande plus que le bien faire, il doit offrir de faire du bien à l'existence. En cela, il est une espérance d'humanité. Car il désigne l'endroit précis où un homme devient capable de construire son histoire et d'en être responsable. Partager la condition ouvrière conduit à s'efforcer de réaliser ce projet : c'est là que les prêtres-ouvriers veulent se situer.

2) Vouloir une lutte juste n'apparaît pas automatiquement, tant la condition ouvrière est maintenue dans une place sociale sans espoir réel d'en sortir, par la pesanteur des tâches répétitives et l'absence de réelles responsabilités. Agir pour la justice réclame une forte conscientisation des urgences du combat et d'une stratégie commune d'action. La fatalité sert de conception de la vie⁴. La solidarité ne se limite pas à une coexistence. Elle est partagée d'une espérance et d'une lutte pour la réaliser. Louis Escudié parle ici du « *sens d'une communauté humaine* » (M. V p. 22). Or une communauté consiste à porter ensemble une même charge. Elle est donc toujours à construire. C'est dans ce sens que se retrouve ici la signification profonde du titre de « Seigneur » appliqué au Christ en tant que maître et guide de l'histoire, mais une histoire dont il anime l'orientation par sa propre vie. Il y a donc, au cœur des événements, un appel à leur faire produire, au-delà de leur apparence, une réalité dont l'appel attire les énergies humaines. C'est pourquoi beaucoup de prêtres-ouvriers ont pris des engagements syndicaux, politiques et associatifs.

3 - LA PLACE DE L'ÉGLISE

Réfléchir au travail conduit évidemment à parler de Dieu à partir de la vie des hommes. Cette vérité ne serait qu'une banalité largement pratiquée si les hommes gardaient un certain sens du divin qu'il faudrait simplement rectifier ou compléter. Dans des vies déjà imprégnées de Dieu, il y a une sorte de continuité quasi naturelle entre la vie ordinaire et la présence de Dieu. Tel n'est plus le cas lorsque ces vies ignorent tout de Dieu, s'en désintéressent ou, pire, s'en font une idée repoussante et aliénante. Leur parler alors de Dieu revient à entretenir leurs préjugés ou à devoir faire appel à des arguments morbides, tels que la peur de la mort, la fragilité de l'existence ou l'incertitude de l'avenir. On ne construit rien de solide sur ces bases friables. On n'arrive en fait qu'à une alternative : ou la vie ou Dieu. Cette facilité, souvent émotive, de la présentation du christianisme, entraîne des adhésions vacillantes et des fidélités apeurées.

L'engagement des prêtres-ouvriers pousse à entreprendre une autre approche de la foi. Sans mésestimer du tout la patience nécessaire pour attendre l'occasion favorable, les temps de silence et la prudence des paroles, on peut avancer que la possibilité d'une parole croyante a besoin de préalables communs. Les textes du Nouveau Testament supposent l'existence d'un Ancien Testament qu'ils relisent à partir du Christ : cet ensemble littéraire était connu des lecteurs de l'Évangile, du moins pour l'essentiel. En tout cas, la parole concernant le Christ renvoyait, surtout chez Marc, à des écrits antérieurs qui éclairaient les actes du Christ alors que ces actes mêmes composaient, en retour, avec l'Ancien Testament, une unité nouvelle afin de révéler le projet de Dieu sur la vie des hommes. En un sens, le Christ écrivait son Ancien Testament. L'Église construisait ce travail de continuité et de révélation. Elle en garantissait l'annonce fidèle et le témoignage. Elle se situait donc à l'articulation de l'Ancien et du Nouveau de « *L'un et l'autre Testament* » (Paul Beauchamp), ainsi que l'affirme Jean (1 Jn 2, 7).

L'espoir prolonge le présent en l'améliorant. L'espérance, elle, vient de l'avenir comme une nouveauté qui compose son propre passé et lui donne sa plénitude (cf. Ga 4, 4). C'est bien parce que la classe ouvrière espère une société plus juste, plus digne pour tout homme, qu'elle considère les combats passés non pas comme des « émotions populaires » (au sens du XVII^e siècle) ni pour de simples réactions, mais bien comme des luttes constructives, c'est pour cela qu'elle en fait des actes de naissance. Un progrès à arracher.

L'homme est en devenir. Il est fondamentalement histoire parce qu'il est inachevé. L'espérance d'une humanité mieux humaine unifie une longue durée d'efforts et de conscience. Par conséquent, l'Évangile n'est ni indifférent ni étranger à cette marche, puisqu'il se donne lui-même comme « *une création nouvelle* » (2 Co 5, 17). Le travail d'humanisation est le lieu de l'annonce de la foi, parce que le Christ lui-même se place au cœur de cette démarche (Cl 1, 16-17).

⁴ C'est ce que soulignait Madeleine Delbrêl : « La philosophie matérialiste est l'aliment digestible au tempérament de ces hommes tels que la société les a faits ». (Athéismes et évangélisation, p. 59).

Dans des récits, souvent sans aucun terme religieux, l'évangile de Luc souligne comment les gestes de Jésus de Nazareth restaurent l'homme et lui confèrent sa liberté.

Qu'au cours des siècles, par l'influence omniprésente du sacré, l'Église se soit constituée en système religieux, c'était certainement, sauf à tomber dans l'anachronisme, un fait inévitable. Dans un autre cadre, les écrits pauliniens parlent, eux, de maisonnée et de corps, un ensemble organique. Ils utilisent donc d'autres images que rappelle le concile Vatican II. C'est reconnaître que l'Église peut se penser différemment selon les époques et les mentalités, tout en restant une même communion. C'est sans doute le travail le plus urgent qu'il lui faut accomplir aujourd'hui, œuvre plus fondamentale que les détails liturgiques ou les susceptibilités de traduction, ou encore que le statut visible de ses ministres !

Car c'est là où l'homme s'efforce de devenir mieux humain que l'Église doit se situer pour annoncer l'Évangile de manière crédible aujourd'hui. Ces lieux sont certainement pluriels. Outre le même effort d'humanisation, c'est l'espérance qui les rapproche, la foi qui les relie et la charité qui les unit.

Cela, les prêtres-ouvriers l'avaient perçu. Ils se sont engagés dans ce déplacement de l'Église. Loin d'être achevé, leur travail appelle à être poursuivi.

* * * * *